

ÉLIANE VIENNOT

Non, le masculin
ne l'emporte pas sur le féminin !

*petite histoire des résistances
de la langue française*



Avant-propos

Nous avons eu, en notre guerre de la Ligue,
Madame de Montpensier, sœur de feu Monsieur de
Guise, qui a été une grande femme d'État, et qui a porté
sa bonne part de matière [...] à bâtir ladite Ligue.
—Brantôme, *Recueil des dames* (fin XVI^e siècle)

Essayez de dire une *femme savante*, une *grande
femme*, une *femme d'affaires*, une *femme d'État* –
autant parler d'un *homme de ménage* !
—Adolphe Monod, *La femme* (1848)

À l'image de ces deux citations¹, ce petit livre voudrait
montrer que, pour l'essentiel, les problèmes que nous
rencontrons avec le « sexisme de la langue française »

1. BRANTÔME, p. 703 ; MONOD, p. 18 ; les numéros de page seront
désormais indiqués entre parenthèses après la citation, les
références des ouvrages figurant dans la « Bibliographie »
finale. L'orthographe des citations a été modernisée (mais non
les accords, discutés ici).

ne relèvent pas de la langue elle-même, mais des interventions effectuées sur elle depuis le ^{xvii}e siècle par des intellectuels et des institutions qui s'opposaient à l'égalité des sexes ; et que, pour l'essentiel aussi, les solutions que nous cherchons à ces problèmes existent déjà. Les solutions linguistiques, s'entend.

Ces évidences ont mis longtemps à s'imposer à moi. Ce qui est normal, vu que la plupart des travaux consacrés à cette question portent sur le temps présent, soit que leurs auteurs et autrices réfléchissent au fonctionnement de la langue française en elle-même, soit qu'elles et ils la comparent à d'autres langues ou systèmes linguistiques – comme si celles-ci, ceux-ci ne variaient pas. Parallèlement, néanmoins, tout le monde répète ce truisme : les langues varient. Mais bien peu de gens le mettent en relation avec ces deux autres truismes : le système de pouvoir qu'est le genre relève de la culture, et celle-ci ne s'appréhende pas sur quelques décennies.

Il se trouve que je suis historienne des « femmes de l'ancienne France » et de la manière dont leur mémoire se maintient (ou disparaît) au cours des temps qui nous séparent d'elles. Confrontée à des textes de différentes époques, qui témoignent d'une part d'usages de la langue différents des nôtres et d'autre part de controverses sur ces usages, j'ai fini par comprendre que nous sommes les héritières et les héritiers d'un long effort pour *masculiniser* notre langue. Effort qui s'insère évidemment dans un

plus vaste mouvement pour maintenir ou accentuer des rapports de force, dont ceux qui organisent la domination masculine. J'ai par ailleurs expérimenté, pour mener cette petite guerre depuis de longues années, que l'argument historique (« ce mot existe depuis le xv^e siècle au moins »), voire politique (« l'Académie française a tout fait pour qu'il disparaisse ») est beaucoup plus efficace que l'argument moral (« utilisons des expressions non sexistes »). Sans parler de l'argument francophoniste (« les Québécoises le disent, pourquoi pas nous ? »), quasiment irrecevable dans l'ancien empire qu'est la France – tous horizons politiques confondus.

Ce sont ces réflexions, ces découvertes, ces bonheurs que j'offre ici à mes contemporaines et à mes contemporains, et surtout aux féministes des deux sexes, qui doivent lutter sur tant de terrains. De fait, celui-ci s'avère beaucoup moins délicat qu'on ne le pensait il y a encore quelques années. On verra que la promenade est riche d'enseignements qui dépassent de très loin la question de la langue. Elle permet en outre de rencontrer des hommes et des femmes qui ont pensé tout cela avant nous, luttant pied à pied contre les infléchissements sexistes qu'on voulait imposer à leur langue en même temps qu'à leur pensée, et dont ni l'école ni l'université ne nous ont appris l'existence.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais signaler que ni ces réflexions, ni *a fortiori* ce livre n'auraient

vu le jour sans les échanges que j’ai eus et que je continue d’avoir avec certaines chercheuses de la SIEFAR (Société internationale pour l’Étude des femmes de l’Ancien Régime), que j’ai participé à fonder en 2000. En particulier avec Aurore Evain, dont les recherches sur l’histoire du mot *autrice* ont déterminé nombre d’entre nous à adopter ce mot ancien devenu la bête noire des « Messieurs de l’Académie » et de leurs homologues – qui n’en voulaient pas tant au mot qu’aux créatures qu’il désignait. Ces échanges sont à l’origine de l’une des premières rubriques ouvertes sur le site de cette association : *La guerre des mots*¹. Une bonne partie des exemples qui vont être cités ici y figure, puisque nous y consignons nos trouvailles. Je voudrais enfin remercier Marielle Rispaill, ma collègue linguiste à l’Université de Saint-Étienne, qui a bien voulu relire ce petit livre et à qui je dois quelques remarques judicieuses.

1. www.siefar.org